

GEORGES BERNANOS ET JEAN-RICHARD BLOCH.
DEUX ÉCRIVAINS FACE À LA GUERRE CIVILE
ESPAGNOLE: *LES GRANDS CIMETIÈRES SOUS LA
LUNE ET ESPAGNE! ESPAGNE!*

Depuis toujours les événements historiques ont influencé le monde de la littérature, mais ce sont surtout les guerres qui ont été les inspiratrices de nombreuses oeuvres littéraires. La guerre de Troie chantée par Homère dans *L'Iliade*, le succès des chansons de geste au Moyen Age, *Guerre et Paix* de Tolstoï, *Les Thibault* de Roger Martin du Gard, la liste d'oeuvres littéraires dans lesquelles la Guerre est protagoniste ou du moins fait partie de l'histoire serait interminable.

Notre Guerre Civile a inspiré aussi un grand nombre d'auteurs espagnols et étrangers, cette guerre a été analysée dans un nombre infini d'essais, articles, pamphlets, elle a inspiré aussi des romanciers, nous pensons à *La plaza del Diamant* de Merce Rodorera, à *Tiempo de Silencio* de Luis Martín Santos ou bien à *Pour qui sonne le glas* d'Ernest Hemingway entre autres. Elle a inspiré aussi de poètes comme Machado, Albeti, des auteurs de théâtre, des cinéastes. La Guerre Civile, étudiée au-

jourd'hui dans les livres de texte, continue a produire autour d'elle et des textes et des films.

Notre intervention dans ce colloque ne portera pas sur la Guerre d'Espagne, du moins directement, notre intention est d'analyser l'oeuvre de deux auteurs français qui ont vécu les premiers jours de la Guerre Civile de très près, et tous les deux nous ont offert leur vision de cette guerre; il s'agit de Georges Bernanos et de Jean-Richard Bloch. Nous sommes conscients que *Les Grands cimetières sous la lune* de Bernanos et *Espagne! Espagne!* de Bloch sont des ouvrages très différents, comme le sont aussi leurs auteurs, mais malgré les différences et les divergences ils n'en arrivent pas moins aux mêmes conclusions et tout les deux sont préoccupés par le rôle que la France a joué dans cette guerre.

Commençons par le livre de Bernanos. En octobre 1934 Georges Bernanos s'installe avec sa famille aux Baléares, décidé à vivre de ses livres; il voyage en Espagne, à Majorque, parce que là la vie était moins chère que sur la Côte d'Azur. Installé à Porto Pi, c'est sur les tables du café "La Alambra" qu'il rédigera son *Journal d'un curé de campagne*. Il aimait travailler entouré de monde. C'est à Majorque aussi que le surprend la Guerre Civile. Le 18 juillet 1936, le jour du "levantamiento nacional" Bernanos est en train de fêter avec les intellectuels de l'Ateneo de Palma son Prix du Roman de l'Académie Française.

Sur les mêmes tables du café La Alambra il commence une première version des *Grands Cimetières sous la lune*, version qu'il perdra et qui, selon certains de ses critiques, provoquera le départ précipité de l'auteur et de sa famille en mars 1937.

Bernanos rédige la préface des *Cimetières* en janvier 1937: le 8 février, il avait fait parvenir à Plon la préface et les trente-six premières pages du livre; il quitte Majorque le 27 mars 1937 et en mai 1938 paraissent *Les Grands cimetières sous la lune*. Le livre connaîtra un énorme succès et provoquera aussi une intéressante polémique, dont nous avons parlé au colloque "Bernanos et le monde moderne" qui a eu lieu en juin 1989 à Paris et à Lille.

On accusera Bernanos d'avoir trahi et les catholiques et les gens de droite. *Les Grands Cimetières sous la lune* font le bilan de sept mois de Guerre Civile à Majorque, mais ils montrent aussi l'évolution subie par cet auteur compromis avec son temps mais compromis surtout avec les hommes par dessus les idées.

Bernanos qui, les premiers jours de la Guerre, ne cache pas son adhésion et son admiration pour les militaires rebelles, changera bientôt d'opinion. Certes, Majorque tombera très vite dans les mains des nationalistes et des fascistes après l'échec du corps expéditionnaire catalan.

“Certes mes illusions sur l'entreprise du général Franco n'ont pas duré longtemps - quelques semaines. - Aussi longtemps qu'elles ont duré je me suis honnêtement efforcé de vaincre le dégoût que m'inspiraient certains hommes et certaines formules. S'il faut tout dire, j'ai accueilli les premiers avions italiens sans déplaisir.”¹

Mais avec “les premiers avions italiens” arrive aussi le “Comte Rossi”, chef des Chemises Noires et qui sera derrière toutes les exécutions qui se feront dans l'Île. Pour Bernanos:

“Le nouveau venu n'était naturellement ni général, ni comte, ni Rossi, mais un fonctionnaire italien, appartenant aux Chemises Noires”²

Ce prétendu “Comte Rossi” prendra vite le commandement de la Phalange et organisera dans l'île ce que Bernanos n'hésite pas à appeler la Terreur, avec toutes les connotations que le mot possède et qu'il définit ainsi:

“Pour moi, j'appelle Terreur tout régime où les citoyens, soustraits à la protection de la loi, n'attendent plus la vie ou la mort que du bon plaisir de la police d'état. J'appelle le régime de la Terreur le régime des Suspects. C'est ce Régime que j'ai vu fonctionner huit mois. Ou, plus exactement, il m'a fallu dix mois pour en découvrir, rouage après rouage, le fonctionnement. Je le

¹ BERNANOS, George *Les grands cimetières sous la lune*, “Essais et écrits de combat” N.R.F. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 1971. pp. 416-417

² Op. cit. p. 433

dis, je l'affirme. Je n'exige nullement qu'on me croie sur parole. Je sais que tout se saura un jour - demain, après-demain, qu'importe?³

Bernanos nous décrit avec un réalisme et une dureté effrayantes les "trois phases" de l'épuration organisée à Majorque par ce sinistre personnage, capable d'organiser les plus atroces assassinats et de participer "à la place d'honneur" à toutes les manifestations religieuses.

"Dès lors, chaque nuit, des équipes recrutées par lui opérèrent dans les hameaux et jusque dans les faubourgs de Palma. Où que ces messieurs exerçassent leur zèle, la scène ne changeait guère... "Suivez-nous!"... La camionnette grince, s'ébranle... -Descendez!- Ils descendent, s'alignent, baisent une médaille, ou seulement l'ongle du pouce. Pan!Pan!Pan!- Les cadavres sont rangés au bord du talus, où le fossoyeur les trouvera le lendemain, la tête éclatée, la nuque reposant sur un hideux coussin de sang noir coagulé. Je dis fossoyeur, parce qu'on a pris soin de faire ce qu'il fallait non loin d'un cimetière. L'alcalde écrira sur son registre: "Un tel, un tel, un tel, morts de congestion cérébrale." ⁴

L'image est atroce, terrible, Majorque a subi une systématique extermination de suspects, une tuerie cruelle et inutile d'hommes, femmes et enfants, organisée et dirigée par Rossi, dont le bilan présenté par Bernanos est effrayant, Bernanos compte au début du mois de mars 1937 et après sept mois de guerre civile trois mille assassinats. Trois mille morts en deux cent dix jours font une moyenne de quinze exécutions par jour. Chiffre scandaleux si on considère les dimensions de l'île, et plus encore si l'on tient compte que Majorque était un île pacifique qui n'avait pas participé activement aux événements de Barcelone ni de Madrid et où les gens d'idéologie et de classes sociales différentes vivaient ensemble. Bernanos en conclut, non sans humour, ce qui rend plus féroce sa critique:

³ Op. cit. p. 431

⁴ Op. cit. pp. 434-435

“Un automobiliste curieux, au prix d’un peu de fatigue, eût donc tenu facilement la gageure de voir éclater quinze têtes mal-pensantes par jour.”⁵

Mais les commentaires les plus durs et qui lui ont valu le plus de critiques sont ceux qu’il a dirigés contre l’Église et surtout contre Mgr. l’évêque de Palma. Bernanos condamne l’église avec sévérité mais aussi avec une énorme tristesse:

“Il est dur de regarder s’avilir sous ses yeux ce qu’on est né pour aimer.”⁶

Bernanos était conscient que ce pamphlet contre la Guerre Civile et contre l’Église Espagnole lui vaudrait d’innombrables critiques, que ses mots seraient mis en doute et qu’on le traiterait de traître et de menteur; le lecteur voit cela tout au long du livre. Mais il était conscient aussi qu’il fallait dénoncer cette farce qu’était la “Croisade espagnole”:

“Je pense que la Croisade espagnole est une farce, qu’elle dresse l’une contre l’autre deux mêlées partisans qui s’étaient déjà vainement affrontées sur le plan électoral, et qui s’affrontent toujours en vain parce qu’elles ne savent pas ce qu’elles veulent, qu’elles exploitent la force faute de savoir s’en servir. Derrière le général Franco on retrouve les mêmes gens qui se sont montrés également incapables de servir une Monarchie qu’ils ont finalement trahie, ou d’organiser une République qu’ils avaient largement contribué à faire, le mêmes gens -c’est-à-dire les mêmes intérêts ennemis, un instant fédérés par l’or et les baïonnettes de l’étranger. C’est ça que vous appelez une révolution nationale?”⁷

Il a beau partager au début de cette guerre les intérêts des militaires rebelles, il se rend compte très vite et de l’hypocrisie de ces militaires et de celle des gens de droite. Bernanos sera dégoûté de tant d’atrocités, et l’ironie dont sont pleins les *Cimetières* rend sa critique plus féroce et plus cruelle.

⁵ Op. cit. p. 437

⁶ Op. cit. p. 439

⁷ Op. cit. p. 452

Bernanos veut dénoncer aussi dans son pamphlet l'hypocrisie des "Seigneuries" et de ces hommes d'Église qui se sont mis trop vite du côté des insurgés et qui ont fermé les yeux devant toutes les atrocités commises par eux. Il s'attaque surtout à l'évêque de Palma, si bien que celui-ci a été obligé de se défendre des accusations de Bernanos dans un document de 50 pages qu'il fera parvenir au cardinal Hinsley à Westminster et où l'évêque Miralles justifie et défend le "levantamiento nacional" et les actions de Rossi. Selon l'auteur des *Grands cimetières sous la lune* les chiffres dont il parle dans son livre n'étaient pas ignorés de Mgr. l'évêque de Palma, comme il n'ignorait pas tout ce qui avait rapport avec la cruelle "épuration" dirigée par Rossi. Bernanos l'accuse de connaître tous ces assassinats et de ne rien faire pour les arrêter, il a pour lui des mots très durs, pour lui et pour les autres.

"Où que le général de l'épiscopat espagnol mette maintenant le pied, la mâchoire d'une tête de mort se refeme sur son talon, et il est obligé de secouer sa botte pour la décrocher. Bonne chance à leurs Seigneuries!"⁸

La vision de Bernanos sur la Guerre Civile Espagnole est loin de celle que nous offre Jean-Richard Bloch. Si Bernanos parle des *Grands cimetières sous la lune* comme d'un pamphlet, le livre de Bloch est un peu plus difficile à définir. Dans *Espagne! Espagne!* nous trouvons trois parties bien différentes: dans la première Bloch offre à ses lecteurs une relation de son voyage en Espagne du 24 juillet au 6 août 1936. Les mouvements antifascistes et le Front Populaire lui demandent de faire ce voyage pour parler avec le Président Azaña. Il fera ce voyage en trois étapes: Barcelone, Valence et Madrid, et il aura l'occasion de connaître de très près les républicains catalans et espagnols. Dans cette première partie ce qui nous frappe le plus c'est l'enthousiasme avec lequel il parle de la guerre d'Espagne et le ton épique qu'il utilise pour décrire les Républicains espagnols, enthousiasme qui s'éloigne du ton utilisé par Bernanos et que nous verrons disparaître dans la deuxième partie du livre.

⁸ Op. cit. p. 409

Cette deuxième partie recueille une série d'articles publiés dans la revue Europe sous la rubrique "Le Martyre de l'Espagne vu de mois en mois" et qui laisse sentir de plus en plus le désenchantement de Bloch sur le dénouement de la Guerre. Et finalement un recueil de documents, d'extrait de presse, d'interviews, de déclarations du général Mola, ou Queipo de Llano; 18 extraits de presse regroupés en 5 rubriques: *Les catholiques et la guerre civile; Frente crápular; Les généraux et la démocratie; La misère espagnole; Les armées de la République*. Un tout un peu disparate mais, comme affirme Arlette Lafay:

"Ce livre où la chronologie est tantôt absente ou bousculée, tantôt donnée comme primordiale; où contrastent les tons et les styles; où se mêlent le reportage, le document historique, le discours politique, la prophétie, n'est pas pour autant dépourvu de cohérence et d'unité. Celles-ci résident dans l'intensité des sentiments et des pensées, dans le cri qui condense l'espoir, la souffrance, l'angoisse de l'écrivain témoin: Espagne! Espagne!"⁹

Espagne! Espagne!, comme les *Grands cimetières sous la lune*, sont imprégnés de la personnalité de leur auteur. C'est vrai que l'idéologie de Bloch ne faisait pas de doute: au monarchisme de Bernanos s'oppose le républicanisme de Bloch: son adhésion au Parti Communiste et au Front Populaire français le porte à voyager en Espagne en juillet 36 pour parler avec Azaña, mais il aura l'occasion de parler aussi avec Lluís Companys, président de la Generalitat de Catalunya, avec Largo Caballero le "Lénine espagnol", avec Alvarez del Vayo, l'un des chefs du parti socialiste, avec Jaume Miravittles, président du Comité antifasciste de Barcelone. Miravittles sera l'un des premiers à traduire *Les Grands cimetières sous la lune* en catalan, en 1938. La traduction de Miravittles est partielle et Bernanos manifesta son mécontentement à propos de cette traduction, il accusa Miravittles d'avoir fait un assemblage de textes à la gloire des com-

⁹ Arlette Lafay, "Espagne!Espagne!" de Jean-Richard Bloch" in *Literatura y Guerra Civil* (Influencias de la guerra de España en las letras francesas e hispánicas) Actas de Coloqui Internacional Lleida, 1-3 Diciembre 1986, (Angels Santa, editor), PPU, Barcelona, 1988. p. 60-61

munistes en Espagne. Ce qui ne doit pas nous étonner, compte tenu de l'idéologie du traducteur.

Ce voyage va permettre à Jean-Richard Bloch de se mêler au le peuple, de parler aux paysans, de vivre au jour le jour les événements de cette guerre, qui, loin de le dégoûter, comme nous avons vu pour Bernanos, l'enthousiasment. Si Bernanos déclare ouvertement qu'il se méfie des Républicains, Bloch, par contre, en fait des héros. Il a une vision épique et héroïque de la Guerre Civile, il ne voit pas les morts, il ne les compte pas, comme faisait Bernanos, il voit des vaillants soldats qui défendent la République presque sans armes, avec les mains, avec leur vie s'il le faut.

"J'ai vu que la résolution du peuple espagnol, de vivre libre ou de mourir en combattant est une de ces forces historiques, puissantes comme la poussée même de l'espèce humaine, et contre lesquelles on ne va pas. "Nous mourrons s'il le faut, mais nous ne reviendrons pas en arrière", répètent ces paysans, gardes volontaires des barricades, sur les routes."¹⁰

Les descriptions faites par Bloch de Barcelone, par exemple, loin de nous montrer une ville désolée par la guerre, nous montrent une ville vivante, bruyante:

"Tramways et autobus circulent, pleins de monde.../.... La rue est vivante, Nombre de magassins sont ouverts, ceux de l'alimentation surtout et les épiciers étalent paisiblement leurs architectures de conserves."¹¹

Fragment auquel on pourrait opposer celui de Bernanos:

"Ils ignoraient qu'un commerçant n'eût pas fermé sa boutique sans risquer sa tête. Ils ignoraient aussi qu'une administration jalouse du moral, interdisait de porter le deuil aux parents des exécutés. En quoi diable voulez-vous que l'aspect extérieur d'une ville soit modifié, parce que l'effectif des prisons a doublé, triplé, décuplé, centuplé, je vous le demande? Et si l'on tue discrètement

¹⁰ BLOCH, Jean-Richard; *Espagne! Espagne!*; Editions Sociales Internationales, Paris, 1936, p. 112

¹¹ Op. cit. p. 22

quinze ou vingt malheureux par jour, les tramways cesseront-ils pour autant de rouler, les cafés de s'emplir, et les églises de retentir du chant du Te Deum?"¹²

Peut-être, faudrait-il avant de continuer insister sur le fait que Bloch n'a été en Espagne que du 24 juillet au 6 août, tandis que Bernanos a vécu la guerre pendant plus de huit mois. C'est vrai que nous avons parlé du désenchantement de Bloch, mais il est plus tracassé par le manque d'aide étrangère pour les Républicains espagnols, surtout de la part du gouvernement français; tandis que les forces rebelles sont aidées et par l'Italie et par l'Allemagne. Pour Bloch l'échec du Front Populaire Espagnol serait le prélude de son échec en France. Il pensait comme Azaña que "Le destin de la France se joue sur le Guadarrama."

Pour Bloch, les Républicains espagnols sont de vrais héros, des hommes dans les mains desquels se trouve le destin non seulement de l'Espagne mais celui de l'humanité; si les rebelles parlent de Croisade, du combat du Bien contre le Mal, les Républicains ont une cause aussi noble que la leur protéger le berceau de "l'homme utile" dont a parlé Gorki:

"Cet homme-là, nos frères d'Espagne en protègent le berceau. C'est pour sa vie qu'ils couvrent de leurs cadavres cette terre admirable, par eux faite doublement chère et sacrée"¹³

Nous avons signalé la dureté avec laquelle Bernanos critique le rôle de l'Église et des soi-disant catholiques dans cette guerre; Bloch aussi en parlera dans son livre mais, peut-être à cause de son profond athéisme, avec moins d'amertume et avec plus d'éloignement:

"Par quelle aberration l'Église du Christ et du Poverello se trouve-t-elle obstinément du côté des maîtres, des riches, des puissants? Beaucoup de catholiques français se posent et lui se posent aujourd'hui cette question terrible."¹⁴

¹² BERNANOS, Georges; Op. Cit. p. 431

¹³ BLOCH, Jean-Richard; Op. Cit. p. 110

¹⁴ Op. Cit. p. 37

Aussi bien Bloch que Bernanos s'appliquent à rapprocher ce qui arrivait en Espagne avec les problèmes de la France. Les deux signalent avec insistance la mauvaise situation qu'occuperait la France si le fascisme triomphait en Espagne comme il était en train de le faire en Allemagne et en Italie. Ce qui n'empêchera pas le gouvernement français de déclarer un blocus de la frontière espagnole le 8 août 1936.

Jusque dans la dernière ligne de *Espagne! Espagne!* Bloch croit au succès des Républicains, le livre sera publié en 1936, il veut encourager les prolétaires, les ouvriers, ces héros sans nom qui vont défendre jusqu'à la mort les libertés de tous.

Comme Bernanos, il est incapable de fermer les yeux à ce qui l'entoure, comme lui, il est un écrivain compromis avec son temps et décidé à dénoncer les injustices, sensible comme Bernanos à la souffrance des hommes:

"Moi aussi, je veux écrire sur une femme et sur l'amour que m'inspirent les femmes, je veux m'essayer à exprimer, comme on n'y a jamais réussi avec des mots, le cri du loriot dans le verger et l'âme d'une danseuse s'inscrivant dans l'arabesque magnifique de son corps! J'ai besoin de me sentir un homme simple, naïvement heureux de vivre dans la profusion du monde.

Et voici que j'entends les crachements des obus, les cris des blessés emplissent l'air, je vois la ligne que font mes camarades plier, là-bas, sous le tournoisement des avions, sous l'écrasement des tanks, j'ai dans la bouche l'angoisse des héros sans armes, sans cartouches, sans pilotes, sans chars de combat, et je suis du regard, avec un désespoir indicible, l'épouvantable retraite des vaincus invaincus."¹⁵

Bernanos et Bloch, deux auteurs séparés par leurs idéologies; tous les deux ont vécu la Guerre Civile Espagnole, tous les deux en ont parlé dans un livre, tous les deux, bien que de façon différente, ont dénoncé la cruauté de cette guerre, les injustices qui se sont produites, l'un et l'autre méritent que leurs oeuvres ne restent pas dans le silence, il faut que leur voix con-

¹⁵ Op. Cit. p. 11-12

tinue a retentir dans nos oreilles pour que l'histoire ne se répète plus jamais.

Montserrat Parra i Alba
Universitat de Lleida